

quelques années, feu Mgr Dupanloup, en faveur de l'agriculture. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner les principaux passages :

..... Oui, j'aime les champs, et dans les champs, les labours de l'homme, et le progrès par le labour.

Mais ici quel grand aspect des choses se révèle à mes pensées, sous quel point de vue nouveau m'apparaissent ces nobles travaux de l'agriculture ! Savez-vous, Messieurs, ce qui les élève, ce qui les ennoblit à mes yeux ? C'est la grande coopération où je les vois entrer avec Dieu : c'est la part merveilleuse qu'ils prennent dans l'harmonie universelle, dans l'équilibre des aliments, dans le maintien des lois de la Providence.

Vous, Messieurs, vous êtes les agents de la Providence dans l'accomplissement de ses vues paternelles pour la nourriture de ses enfants. Tous ces matériaux de la vie organique, aspirés dans le sol par les racines des plantes, absorbés dans l'air par les feuilles des arbres, sont assimilés, sans être dénaturés, par les animaux qui en font leur nourriture. L'agriculture sait les retrouver partout et sous mille formes diverses, pour en faire des engrais féconds, précieux supplément du fumier des étables. Les débris de nos manufactures, les résidus de nos usines et de nos mille industries, les immondices de nos rues, tous ces objets sans nom et autrefois sans valeur, qui finiraient par encombrer l'espace et infecter l'air, tout cela, Messieurs, vous le savez mieux que moi, ce sont vos trésors, ce sont les ressources où vous puisez sans cesse, pour rendre au sol ce que vos récoltes lui ont enlevé ; et c'est ainsi, par cette rotation merveilleuse, que les éléments nécessaires de la vie organique se transforment et se rajeunissent perpétuellement, sans jamais s'épuiser.

J'admire, Messieurs, je ne saurais trop admirer cette grande fonction de l'agriculture et les secours que les industries de la science viennent ici lui prêter. Mais ce ne sont pas là vos seuls progrès ; je vous vois encore en collaboration directe avec le Créateur, non plus seulement pour des productions matérielles, non plus même dans le règne végétal, pour ces créations de nouvelles espèces, pour ce perfectionnement et cette multiplication des fleurs et des fruits, dus à un art si ingénieux, mais aussi par des créations vivantes, pour l'amélioration des animaux, instruments de labourage ou nourriciers de l'homme. Et dans votre riche exposition, je suis charmé de voir ces races remarquables de bestiaux, la belle race nivernaise, avec sa forme, sa couleur, sa pureté persistante, près de la belle race mancelle, si améliorée par les croisements, près de la race charolaise, si renommée pour sa finesse et son ampleur ; j'aime à voir les moutons du Berry, qui alimentent nos belles manufactures d'Orléans, et et tous les produits si beaux et si variés de la Touraine et du Poitou. Je le contemple avec une admiration ignorante, mais curieuse et satisfaite ; et il n'est pas jusqu'aux humbles habitants emplumés et bavards des basses-cours de nos ménagères sylognotes qui ne me réjouissent à voir. Savez-vous pourquoi ? Parce que, dans tous ces produits, je contemple à la fois le don de Dieu, le travail de l'homme et le progrès du bien-être pour tous.

Après les animaux, avant les matières et les choses, un classement intelligent a placé les machines, qui

tiennent en effet le milieu entre l'être vivant et la matière inerte ; ce sont, si je puis le dire ainsi, des choses animées. Il y a deux mille ans, on travaillait avec des esclaves abrutis. Aujourd'hui, l'homme est libre, et c'est la matière qu'on a réduite en esclaves. Selon l'expression originale d'un Américain, habitant de cette terre encore souillée et déchirée par l'esclavage, les esclaves, voilà les machines avant Jésus-Christ ; le fer, le feu, l'eau, réduits en servitude, les machines, voilà les seuls esclaves dix-huit cents ans après Jésus-Christ.

La science, avec un petit tuyau de drainage, augmente de moitié la valeur de certains terroirs ; la science, avec un peu de vapeur d'eau dans un tube de métal, bat, fauche, sème, moissonne, ou met en mouvement le tarare, le concasseur, le hache-paille, etc. L'homme a conçu, l'instrument exécute, la nature obéit.

Savez-vous pourquoi la France est le premier pays du monde ? L'Italie est plus belle, l'Angleterre est plus riche, la Russie est plus vaste ; mais nulle terre ne porte de plus vaillants cœurs et de plus honnêtes gens. C'est la vertu qui fait l'homme, Messieurs ; et de toutes les machines exposées ici, il n'y en a pas de plus parfaite, pour cultiver la terre et lui faire rapporter de gros revenus, que le cœur d'un bon chrétien, laborieux, économe, sobre et plein d'honneur.

L'Angleterre a le charbon ; l'Italie a le soleil ; la Russie a le blé, le bois, les métaux ; la France a l'homme, ses ouvriers incomparables, ses braves paysans, élevés près de leurs mères, à l'ombre de nos clochers. Les Français sont les premiers ouvriers, les premiers laboureurs, les premiers soldats, les premiers chrétiens du monde ; et dans Jeanne d'Arc, vous saluez, hier, Messieurs, une villageoise, une guerrière, une Française, une chrétienne, patronne et symbole de tout ce que je célèbre ici.

Le poète autrefois félicitait l'antique Italie de produire par le labourage, ces races vigoureuses des Marseilles, des Sabins, des vieux Latins, qui donnaient à Rome ses forts soldats, ses austères jurisconsultes, ses grands magistrats. Nous aussi nous pouvons féliciter la France agricole, et lui dire avec le poète : *Salut, terre bénie de Dieu ! mère féconde des moissons et des hommes.*

Un des plus vaillants soldats de la France, le maréchal Bugeaud, avait pris pour devise de notre grande colonie africaine : *Ense et Aratro : l'épée et la charrue* ; ajoutez-y, Messieurs, et il l'ajoutait lui-même : *Cruce et ingenio*, la croix et le génie, et vous aurez un grand peuple, vous aurez la France telle que Dieu l'a faite et la veut : que ces quatre mots demeurent donc éternellement sa devise !

Ce n'est pas tout, Messieurs, notre époque, vous le savez, est profondément tourmentée : eh bien ! l'agriculture est une solution large, pratique et pacifique de la plupart des redoutables problèmes qui agitent notre temps.

On s'effraie depuis quelques temps de l'émigration croissante des campagnes vers les villes ; on y entrevoit avec raison plus d'un péril pour la fortune agricole et pour l'état moral du pays : eh bien ! seule de nos jours, l'agriculture ralentit du moins ce mouvement et combat les périls créés ici par la surabondance, là par le dépeuplement.